

RÉFLECS D'UN GNIAFF...

LE SABOTTAGE

La Sociale a déjà donné plus d'un bon coup de gueule sur cette question. Et, fichtre, elle espère bien avoir une kyrielle d'occasions d'y revenir.

Pour aujourd'hui, si je fiche le sabotage sur le tapis, c'est parce qu'un canard patronal d'Amiens, *L'Écrevisse de la Somme*, a jérémié là-dessus, pire qu'un veau à deux têtes.

J'ai su ça, grâce à un bon fieu qui a eu le nez de m'expédier le canard en question.

Et foutre, il est arrivé à bon port! Des fois, des numéros de *La Sociale* s'égarer et passent à l'as, parce que des postiers, trouvant le caneton à leur goût, ne résistent pas à la tentation et se l'appuient au grand œil. Y a pas de danger qu'ils opèrent de même avec *L'Écrevisse de la Somme*! Il pourrait en circuler à perpète, des pleins fourgons, d'un bout de la France à l'autre que, jamais - au grand jamais! - il ne manquerait un exemplaire à l'appel.

J'ai donc pu fourrer mon blair dans *L'Écrevisse* en question - et comme elle jabotte kif-kif Yves Guyot - c'est-à-dire: suivant les intérêts patronaux, ça vaut le coup.

Tout d'abord *L'Écrevisse* trouve mauvais que lorsqu'un Rességuier s'aligne pour serrer la vis d'un cran à ses ouvriers, les gas essaient de se défendre. Elle voudrait qu'ils soient de parfaits esclaves, qu'ils acceptent leur sort sans piper mot, qu'ils encaissent les rebuffades, les coups de pied... et disent merci! Ne sont-ils pas de la chair à travail? Or donc, ils doivent masser dur et ferme, sans s'occuper d'autre chose.

Ça, c'est le rêve patronal... mais rien qu'un rêve! Les prolos commencent à avoir les pieds nickelés et à ne plus marcher: on a beau leur vanter les sacrifices que font pour eux les capitalos, - ces bons capitalos qui pourraient se rouler les pouces a rien fiche - et qui, par pure bonté d'âme, se déjouent à nous exploiter et à nous faire suer des millions... ça ne prend plus!

L'ingratitude s'est enfin nichée dans le cœur des exploités et leur a fait oublier les préceptes chrétiens: quand le patron leur colle un coup de pied sur la fesse gauche, au lieu de tendre la droite, - selon le conseil de l'Évangile, - ils retroussent les manches et serrent les poings.

L'Écrevisse trouve abominables ces mœurs nouvelles; elle regrette le temps passé, - alors que les ouvriers étaient de si bonnes bêtes.

La grève!

Rien que ce mot l'horripile. Et comme elle a constaté que les grèves se terminent souvent - trop souvent, hélas! - par la défaite des prolos, elle jubile et serine:

«La! Vous voyez ce qu'il en coûte de faire les mauvaises têtes: vous avez perdu du temps à ne rien fiche. N'auriez-vous pas eu plus d'avantage à travailler? Vous auriez de l'argent en poche... Tandis que vous n'avez pas le sou et que vous n'êtes tout de même arrivés à rien, puisque vous avez été roulés».

Cette bougresse d'*Écrevisse* ne peut pas - ou mieux, ne veut pas comprendre - que lorsque les ouvriers se fichent en grève, c'est qu'ils y sont tout à fait forcés.

S'ils ne sont pas encore réduits à être écorchés vifs, c'est grâce à la résistance qu'ils apportent, sans fin ni cesse, aux empiétements patronaux.

S'ils avaient la nigauderie de cesser de tenir coup, ils seraient vite acculés à accepter des salaires plus que dérisoires. Or donc, même lorsque, dans son résultat immédiat, la grève est un fiasco, elle est tout de même utile, parce qu'elle a - pour un temps - mis un cran d'arrêt à la rage patronale. Sans elle, l'exploiteur eût serré la vis à gogo.

Pour ce qui est du sabotage, vous pensez bien, les camaros, que *L'Écrevisse* doit trouver le fourbi horrible.

Dam, puisqu'il y a là un joint pour corriger en douceur le mal que cause la grève, il est tout naturel qu'elle trouve ça mauvais.

Et *L'Écrevisse*, finaude et roublarde, - oubliant que les prolos ne lisent pas ses ragougnasses - essaie de leur causer et de les prendre par les sentiments.

«*Le sabotage*», qu'elle chiale, «*vous entendez bien ce que c'est? On entend par sabotage la mal façon volontaire*».

Et elle ajoute - sans rire - que c'est calomnier les travailleurs que de les croire capables de tirer à cul, de saloper le travail, de faire des lous, de paner le boulot, - en un mot, d'appliquer la maxime anglaise «*à mauvaise paye, mauvais travail!*».

Du coup, toute sa provision de pommade y passe: *L'Écrevisse* nous assure que l'ouvrier français n'aime pas à fabriquer de la camelotte - qu'il est consciencieux - que pour ne pas être traité de galvaudeux il fait toujours de la belle et bonne besogne.

Mince de chiquet, nom de dieu!

Pardienne, c'est certain que nous aimerions à ne pas fabriquer de la camelotte. Qui en est le dindon? C'est nous! La camelotte, ce n'est pas les richards qui se la payent, ce sont les prolos. S'il n'y avait pas de patrons, - si nous vivions en frangins dans une société échenillée de la vermine exploiteuse et dirigeante, on ne serait pas assez couillons pour fabriquer de la camelotte: on ne tisserait que de belles et bonnes étoffes, - et ainsi du reste.

Quant à être consciencieux, nous ne le sommes que trop, foutre! Ayant à nous défendre contre les fripouilles capitalistes, qui sont farcies d'hypocrisie, notre franchise nous est une cause d'infériorité. Que les richards nous montrent l'exemple, qu'ils commencent par être consciencieux: qu'ils donnent leur démission d'exploiteurs!

Il ne s'agit pas de tout ça: il s'agit de savoir si, lorsque l'exploiteur tentera contre nous un de ses tours de crapule ou pliera l'échiné sans essayer de se venger?

Toute la question est là!

Si on est d'avis de tenir coup, il faut tirer des plans pour le faire avec le moins de risques possibles et avec la plus grosse dose de bons résultats probables.

Pour ce qui est de la grève, il n'y a pas toujours mèche de la faire.

Et même, quand on peut plaquer le turbin et qu'on s'y décide, cela ne veut pas dire qu'on sera victorieux. Bien des fois, on est obligé de mettre les pouces et de rentrer au bain sans avoir obtenu gain de cause.

Dans les deux cas, les bons bougres doivent-ils subir leur sort en vaincus? Évidemment, s'ils peuvent trouver un joint pour rendre au patron la monnaie de sa pièce, ils seraient rudement poires de s'en priver.

C'est alors que le sabotage a du bon!

Sans flafâts, ni grandes magnés, y a plan d'amener le capitalo à composition.

Le jour où le singe saura les risques qu'il court, il y, regardera à deux fois avant de rogner les salaires ou

de sortir de son sac quelque infecte malice. S'il sait qu'à ce petit jeu, le plaisir de rabotter quelques pièces de vingt sous sur la paye de ses ouvriers, sera compensé par le désagrément de perdre quelques centaines de francs il se grattera la tête et hésitera... Et même, s'il ose risquer le coup une première fois, quand il aura été échaudé, il n'aura garde de repiquer au truc.

Or, y a rien de plus aisé que d'engager la lutte sur ce terrain: y a mille manières - plus simples les unes que les autres - de pratiquer le sabotage. Il ne s'agit que d'avoir de la jugeotte et de l'initiative.

Pour se convaincre des résultats que ça peut donner, il n'y a qu'à se souvenir de l'émotion qui, l'an dernier, empoigna toute la chameaucratie, à la seule annonce - plus ou moins vraie - que les prolos des chemins de fer ont une binaise mirifique pour arrêter illico un train et le fiche dans l'impossibilité de démarrer.

Binaise d'autant plus mirifique qu'a s'en rapporter à ce que racontèrent à l'époque les quotidiens bourgeois, pour deux ronds on en verrait la farce!

Quand ils ont su ça, les gouvernants, qui avaient mis en chantier leur loi crapuleuse interdisant la grève aux employés de l'État et des chemins de fer, ont déchanté un brin: ils ont fait traîner les choses en longueur à tel point qu'il y a bougrement des chances pour que cette maudite loi ne vienne jamais a terme.

Dans cette reculade gouvernementale, la crainte du sabotage y est pour un peu, - et même beaucoup!

C'est ce qui prouve que les bons bougres seraient peut-être rudement bien avisés en ruminant un tant soit peu sur l'utilité du sabotage.

Émile POUGET
Le Père Peinard.
